

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



MUEHLEBACH Andrea, 2012, *The Moral Neoliberal. Welfare and Citizenship in Italy*. Chicago, The University of Chicago Press, 292 p., bibliogr., index (Andrée-Ann Métivier)

On pense souvent que le néolibéralisme est une doctrine économique qui se caractérise, notamment, par une prédominance du marché réduisant toutes les sphères de la vie sociale à leur seule dimension économique par le libre-échange, par la finance ou encore par la privatisation des secteurs publics. Or, Andrea Muehlebach nous montre dans ce livre, et ce, à partir d'une riche enquête ethnographique menée à Milan (Italie), que le néolibéralisme ne se résume pas à cela et qu'il constitue aussi et surtout une morale à part entière. La question de la moralité qui l'intéresse est pensée comme une dimension inhérente à l'ordre économique et n'y est donc pas opposée. L'État néolibéral, qu'elle qualifie d'« autoritarisme moral » (p. 6, traduction libre), promeut des valeurs et des modes de vie (la compassion, la solidarité, la vertu, etc.) et modifie ainsi les manières par lesquelles les citoyens se rapportent à eux-mêmes et à autrui.

Plus précisément, Muehlebach analyse l'émergence, dans la région de Lombardie, d'une forme que prend le néolibéralisme moral qu'elle nomme la « citoyenneté éthique » (*ethical citizenship*, p. 31). C'est plus particulièrement à partir d'associations de travailleurs non rémunérés qu'elle mène son enquête sur les rapports entre la dimension morale des activités des participants et l'État néolibéral. Ainsi, le travail bénévole – qui peut aussi être vu sous l'approche de l'anthropologie du don dans laquelle s'inscrit l'auteure – n'est pas traité comme une zone échappant à la logique de marché, mais comme l'objet d'un important investissement de l'État.

L'ouvrage est constitué de plusieurs passages théoriques alors que d'autres sont historiques, mais le plus souvent les parties sont ponctuées d'extraits d'échanges et d'entrevues qui révèlent la conception que les interlocuteurs de Muehlebach, constitués d'une diversité d'acteurs du milieu du travail bénévole, ont de leurs activités, de la société, de leurs compères et d'eux-mêmes. L'auteure souligne les oppositions qui, selon elle, structurent les discours de ces citoyens éthiques. En plus de celle entre le néolibéralisme de marché et le néolibéralisme moral, sont mises en lumière plusieurs oppositions telles que le travail matériel et physique vs le travail immatériel et relationnel, le travail aliéné vs le travail non aliéné, l'intérêt personnel vs le souci pour les autres, la compassion, l'amour et le don, ou encore le travail professionnel vs celui présumé libre de contraintes.

Plusieurs de ces citoyens engagés bénévolement conçoivent leurs activités comme étant exclues des logiques économiques ou marchandes et comme palliant les failles de celles-ci. Ces activités sont ainsi considérées comme une solution, une réaction essentielle qui permet de répondre aux besoins des laissés-pour-compte de l'État néolibéral italien. En revanche, d'autres citoyens critiquent les moyens par lesquels ce dernier en vient à se servir et à profiter de ce travail non rémunéré ; lequel, malgré lui, se substitue à l'État qui, se saisissant de cette occasion, peut alors fournir une justification de son retrait de la sphère sociale.

L'auteure identifie les paradoxes produits par ces discours ainsi que l'ambiguïté que des citoyens ressentent face à ceux-ci. Par exemple, elle analyse les logiques de production de la compassion auxquelles participe l'État, puis décrit et explique les manières par lesquelles la compassion devient un sentiment (ou une manière d'être) appris, inséré dans des projets d'éducation et géré publiquement – de sorte qu'il n'est pas, contrairement à ce qu'affirment certains discours dans le milieu du travail bénévole, naturel, inné ou purement personnel. La solidarité est également traitée par l'auteure comme un discours qui, loin de n'appartenir qu'à un seul champ (celui, par exemple, de la citoyenneté éthique), est aussi utilisé par les politiques néolibérales et produit dès lors des effets souvent inattendus et indésirables. Un troisième exemple de ces paradoxes est l'effet de l'opposition que conçoivent les travailleurs bénévoles entre le travail relationnel et le travail matériel. Ces derniers, en accordant une plus grande valeur morale au travail relationnel non rémunéré, excluent, sans forcément en prendre conscience, les immigrants qui, fréquemment, ont le même genre d'emploi que les citoyens éthiques (l'assistance sociale auprès, notamment, de personnes âgées). Or, comme l'emploi qu'ils occupent n'est pas « gratuit » (bien qu'il soit très peu rémunéré), il est considéré comme « intéressé » et donc de moins grande valeur – si bien que ces immigrants sont mis, d'une certaine manière, à l'écart.

Selon Muehlebach, les « communautés de citoyenneté éthique » (p. 43, traduction libre) participent ainsi à la fois de la construction et de la déconstruction du projet néolibéral dont elles émergent. D'un côté, elles ébranlent les idéaux et les modèles que le système social néolibéral tend à produire, tandis que de l'autre, elles les reproduisent, comme si ces communautés prolongeaient la morale néolibérale qu'elles désirent pourtant critiquer. *The Moral Neoliberal...* parvient finalement à montrer toute la complexité des rapports qui s'opèrent entre l'État néolibéral italien et la citoyenneté éthique, et constitue un ouvrage permettant d'aborder les transformations socioéconomiques actuelles avec un œil certes critique, mais aussi sensible aux nouvelles formes de socialité que font émerger ces communautés éthiques.

Andrée-Ann Métivier
Département de sociologie et d'anthropologie
Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada